



Le Pouvoir des liens faibles

Alexandre Gefen, Sandra Laugier

► To cite this version:

Alexandre Gefen, Sandra Laugier. Le Pouvoir des liens faibles. Le pouvoir des liens faibles, CNRS Editions, 2020, 2271126223. hal-02472731

HAL Id: hal-02472731

<https://hal.science/hal-02472731>

Submitted on 21 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Présentation

Alexandre Gefen et Sandra Laugier

Alexandre Gefen et Sandra Laugier, *Le pouvoir des liens faibles*, CNRS éditions, 2020.

Les liens faibles sont au cœur de nos formes contemporaines d'attachement et de soin des autres : dans l'espace démocratique du commun, dans le champ numérique des réseaux sociaux, dans la sphère de notre vie culturelle et particulièrement des cultures populaires, dans l'espace de nos formes d'attention à l'autre. Visages, objets, musiques, personnages, lieux et situations ordinaires, mais irremplaçables dans leurs singularités déterminent notre relation aux autres, nos engagements quotidiens comme le flux de nos identités et les inflexions de nos vies – et ce tout autant que les passions de l'âme, les situations figées, les identifications directes et les affects massifs. Des liens faibles : c'est l'expression qui s'impose, à bas bruit – pour reprendre une expression d'un registre proche –, depuis quelque temps pour rendre compte à la fois de nouvelles réalités et de la place qu'elles tiennent dans les existences humaines ordinaires. Dans tous ces usages, le concept semble lui-même évanescent, proche de l'invisibilité. Mais précisément : pourquoi l'expression « des liens faibles » est-elle appropriée pour décrire un ensemble de phénomènes aussi divers et hétérogènes que des rencontres d'un jour qui s'inscrivent en nous, l'attachement à tel personnage de fiction, la reconnaissance à l'inconnue qui nous donne une information précieuse via internet, ou au soignant anonyme ; les relations au long cours mais lacunaires (ces amis qu'on voit tous les dix ans), le souci de victimes inconnues de désastres, de la personne qui a fabriqué le vêtement qu'on porte ? La solidarité créée par l'occupation d'un lieu quelques semaines, ou par l'amour partagé d'une équipe sportive, d'un genre musical ou d'une série télévisée ? Wittgenstein parle ainsi d'*air de famille* pour évoquer ces concepts qui ne renvoient pas à des définitions, « traits » ou « propriétés partagées » mais à des situations liées par des ressemblances, des significations communes, des aspects. Parler de *concept* de lien faible revient ainsi à accepter que nos concepts (qui nous permettent de penser le réel) soient suscités, nourris et également transformés par des expériences : qu'un concept, autrement dit notre capacité concrète, effective, à penser quelque

chose, requiert de cultiver un certain nombre de liens de fait, multiples et enchevêtrés, avec le réel même. Le concept de lien faible est bien ancré dans des *types* de situation et d'expérience.

Notre inspiration première est l'article classique de Mark Granovetter, « La force des liens faibles » (1973) l'un des articles les plus cités (et les moins explicités) en sociologie, ce qui est assez ironique quand on sait qu'il avait été d'abord refusé par de nombreuses revues standard. En démontrant que des liens étrangers aux solidarités familiales, professionnelles et amicales immédiates jouent un rôle déterminant dans nos socialités et que les liens indirects entre individus se connaissant mal sont « des instruments indispensables aux individus pour saisir certaines opportunités » et participent pleinement de « leur intégration au sein de la communauté¹ », alors qu'au contraire, les liens forts peuvent isoler les individus dans des cliques encastrées et incapables de communiquer entre elles, Granovetter a profondément marqué la sociologie moderne : ouvrant la porte à une approche structurale des socialités, refusant l'individualisme sociologique et l'utilitarisme économique, la théorie des liens faibles nous conduit à regarder de manière holiste et complexe la cohésion sociale et les relations intergroupes. Sa pertinence revenue au premier plan, preuve de la plasticité du concept, à l'heure où les socialités traditionnelles sont en partie supplantées par les réseaux numériques, la « théorie » des liens faibles a été utilisée abondamment pour démontrer la diversité de l'information partagée en ligne et la richesse des socialités numériques², internet conduisant à « la multiplication des liens faibles et donc des “ponts” entre milieux et groupes sociaux » permettant aux individus de « s'affranchir des règles et des contraintes sociales habituelles » comme l'avance Pierre Mercklé³. Elle a fécondé, au-delà des théories du réseau qui ne sont pas notre objet ici, notre conception moderne des « attachements », théorisée par Bruno Latour⁴, et qui vise à observer « des détachements et des arrachements à la proximité et, inversement, des rattachements au lointain⁵ » qui forment notre monde commun, en produisant un nouveau couplage de la liberté et du déterminisme. Ici, les liens faibles disent la richesse et la pluralité des attachements, leur dimension affective et émotive, telle que l'ethnométhodologie peut les

¹ M. S. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6, mai 1973, p. 1360-1380 ; trad. française : « La force des liens faibles », in *Le Marché autrement : les réseaux dans l'économie*, trad. de l'américain par I. This Saint-Jean, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Sociologie économique », p. 45-74, cit. p. 72.

² P. Mercklé, *La Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2004 ; 3^e éd., 2016. Voir aussi les remarquables analyses de Dominique Cardon, et sa mise en perspective critique de la nature de ces liens, par exemple dans [la revue en ligne AOC](#), juin 2019.

³ *Ibid.*, p. 83-84.

⁴ B. Latour, « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement », in A. Micoud et M. Peroni (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2000, p. 189-207.

⁵ *Ibid.*, p. 204.

observer et la théorie des acteurs réseaux les décrire : comme le note Antoine Hennion, la notion d'attachement « ne préjuge pas de la qualité ni de l'importance de ces liens : [elle] a le mérite d'oser rester dans un certain flou, une indétermination première » et permet de remplacer une perception rigide des structures de pouvoir par un désir de s'intéresser au mouvement concret des choses et des êtres⁶.

De fait, le concept de lien faible est un outil pour analyser notre relation de projection ou d'affection pour des modèles originaux, et permet de décrire bien des aspects et rapports de la vie numérique contemporaine. Le concept est opératoire du côté de la politique lorsqu'elle s'intéresse aux liens sociaux dans l'espace public ou au souci des autres lointains, du côté de l'écologie si l'on essaie de penser notre lien à l'environnement ou aux animaux, du côté des arts et de la fiction si l'on pense à l'attachement aux objets et personnages : il n'y a pas d'existence sans résonance, d'identité sans solidarité, de coprésence sans interférence. Pas plus de 4,74 « liens faibles » nous éloignent de n'importe quel autre individu sur Terre, comme l'ont montré de récentes expériences de sociométrie menées sur Facebook : la faiblesse des liens préside à l'accessibilité du monde, sa petitesse au regard des liens numériques permet de le rêver comme une communauté en dehors de systèmes de contraintes normatifs imposés. Gouvernée et organisée par ces signaux faibles que sont les interactions sur les réseaux sociaux, les communautés nées du numérique, nourries d'innombrables échanges de basse intensité, sont capables de puissantes mobilisations. Fait social autant que culturel, massif et diversifié, l'émergence de ces communautés sur les réseaux sociaux et les forums illustre bien les modalités contemporaines d'organisation des formes de vie démocratiques à partir des liens faibles. Ainsi des amateurs qui évaluent, discutent, et produisent des débats critiques et une réflexion collective à des fins d'interaction sociale, des mobilisations politiques nées d'internet produisant des formes relationnelles originales ou encore des contributeurs de Wikipédia qui bâtissent une intelligence collective à partir d'interactions faibles. L'analyse de ces interactions qui produisent un nombre considérable de **données** est de nature à changer la **donne** de l'innovation et de la décision sociale et scientifique, par la prise en compte de **données** négligées, d'indicateurs reconfigurés ou de signaux faibles. Les *big data* permettent d'accorder un rôle autant à l'examen des tendances lourdes qu'à des faits mineurs émergeant dans les

⁶ A. Hennion, cité par C. Combes, *La Pratique des séries télévisées : une sociologie de l'activité spectatorielle*, thèse de doctorat ParisTech, sous la dir. de C. Méadel, École nationale supérieure des mines de Paris, 2013, p. 38 ; URL : <https://pastel.archives-ouvertes.fr/pastel-00873713/document>. Voir A. Hennion, « Vous avez dit attachements ?... », in M. Akrich, Y. Barthe, F. Muniesa et P. Mustar (dir.), *Débordements : mélanges offerts à Michel Callon* [En ligne], Paris, Presses des Mines, coll. « Sciences sociales », 2010, p. 179-190 ; URL : <https://books.openedition.org/pressesmines/744>.

masses de données, offrant comme opportunité aux sciences humaines et sociales de nouveaux outils démocratiques, ainsi qu'une meilleure prise en compte du mineur et de l'émergent.

Le développement de l'éthique du *care*⁷ a également permis de mettre en évidence l'importance, pour la perpétuation d'une forme de vie, de liens créés par des gestes minuscules et quotidiens dont la pertinence morale et politique est sinon contestée, du moins régulièrement dévalorisée en comparaison des actions morales « typiques » de tonalité virile⁸. Le motif anthropologique chez le second Wittgenstein a aussi conduit à replacer le locuteur dans l'ensemble des liens pratiques et ténus qui le relie au monde, qui sont intégrés au mode d'existence d'un être qui parle ; l'humain ordinaire est en *conversation* et constamment en lien avec autrui, même ou surtout, comme l'a montré Goffman, dans l'échange « formel ». C'est cette conception de l'accord et de la convention en termes de *lien* qui est sous-jacente au passage des *Recherches philosophiques* qui résume l'anthropologie de Wittgenstein.

« C'est ce que les êtres humains *disent* qui est vrai et faux ; et ils s'accordent dans le *langage* qu'ils utilisent. Ce n'est pas un accord dans les opinions mais dans la forme de vie.

Pour que langage soit moyen de communication, il doit y avoir non seulement accord (*Übereinstimmung*) dans les définitions, mais (aussi étrange que cela puisse paraître) accord dans les jugements. Cela semble abolir la logique, mais ce n'est pas le cas⁹. »

Wittgenstein dit que nous nous accordons *dans* et pas *sur* le langage – ce qui signifie que nous ne sommes pas acteurs de l'accord, que le langage précède autant cet accord qu'il est produit par lui et qu'il ne s'agit pas du lien fort de la convention, de l'intégration ou du contrat, mais du lien faible de l'harmonie en place dans les pratiques : à aucun moment nous ne sommes « tombés » d'accord. S'accorder *dans* le langage veut dire que le langage comme lien produit notre entente autant qu'il est le produit d'un accord. Stanley Cavell ajoute que Wittgenstein désire ainsi indiquer à quel point le lien est premier par rapport à l'appel aux règles ou aux principes pour l'accord dans le langage :

« Que ce soit ce qui arrive est affaire de ce que nous avons en commun des voies d'intérêt et de sentiment, des modes de réaction, des sens de l'humour, de l'importance et de

⁷ P. Paperman et S. Laugier (dir.), *Le Souci des autres : éthique et politique du « care »*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2005 ; nouv. éd. augm., 2011.

⁸ S. Laugier, « La vulnérabilité des formes de vie », *Raisons politiques*, vol. 57, n° 1, 2015, p. 65-80.

⁹ L. Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen / Philosophical Investigations* [1953, posth.], traduit par G. E. M. Anscombe, 2^e éd., Oxford, Basil Blackwell, 1958, cit. § 241-242, p. 88 (4^e éd. rev., Wiley-Blackwell, 2009, p. 94). Voir *Recherches philosophiques*, trad. de l'allemand par F. Dastur, M. Élie, J.-L. Gautero, D. Janicaud et E. Rigal, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 2004, p. 135. Voir également le volume édité par E. Ferrarese et S. Laugier, *Formes de vie*, Paris, CNRS éd., 2018.

l'accomplissement, le sens de ce qui est scandaleux, de quelle chose est semblable à telle autre chose, de ce qu'est un reproche, de ce qu'est le pardon, des cas où tel énoncé est une affirmation, où c'est un appel, et où c'est une explication – tout ce tourbillon de l'organisme que Wittgenstein appelle des « formes de vie ». La parole et l'activité humaines, leur santé mentale et leur communauté ne reposent sur rien de plus que cela, mais sur rien de moins non plus¹⁰. »

Rien de plus, rien de moins : il s'agit bien des liens faibles comme fils de ce qui constitue la texture sensible – langagière, éthique, sociale, affective – de l'ordinaire¹¹. On pense à la façon dont le tout dernier Wittgenstein des *Remarques sur la philosophie de la psychologie* décrit l'*arrière-plan* de la vie humaine non en termes normatifs forts, mais comme un ensemble de *connexions* :

« Comment pourrait-on décrire la façon d'agir humaine ? Seulement en montrant comment les actions de la diversité des êtres humains se mêlent en un grouillement (*durcheinanderwimmeln*). Ce n'est pas ce qu'un individu fait, mais tout l'ensemble grouillant qui constitue l'arrière-plan sur lequel nous voyons l'action¹². »

La texture de la vie humaine est celle du grouillement, des *connexions* des actions et des personnes. Des connexions « dans notre vie », qui n'ont rien de caché, sont là : « sous nos yeux ». L'anthropologie wittgensteinienne et l'ethnométhodologie nous font ainsi *voir* la forme de vie comme tissée de liens constamment menacés de rupture, mais qui, comme les liens qui constituent un câble, tirent leur résistance de leur recoupement. Car s'il est peu éclairant aujourd'hui de parler de « force » des liens faibles, il est clair que ces liens sont une nouvelle source de *résistance* contre l'individualisme néolibéral et le pur rapport de *force* comme le montrent aujourd'hui les solidarités discrètes ou les différentes techniques de mobilisation sur le net.

¹⁰ S. Cavell, « La seconde philosophie de Wittgenstein est-elle à notre portée ? » [« The Availability of Wittgenstein's Later Philosophy », 1962/1969], in *Dire et vouloir dire : livre d'essais*, trad. de l'anglais (États-Unis) par S. Laugier et C. Fournier, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Passages », 2009, p. 129-163, cit. p. 138-139 (trad. modifiée, p. 52 de l'édition originale).

¹¹ Voir l'ouvrage de Veena Das, *Textures of the Ordinary: Anthropological Essays After Wittgenstein*, New York, Fordham University Press, 2019.

¹² L. Wittgenstein, *Bemerkungen über die Philosophie der Psychologie / Remarks on the Philosophy of Psychology*, vol. II, éd. G. H. von Wright et H. Nyman, traduit par C. G. Luckhardt et M. A. E. Aue, Oxford, Basil Blackwell, 1980 [posth.], 2 vol., cit. § 629, p. 108. Voir *Remarques sur la philosophie de la psychologie (II)*, trad. de l'allemand par G. Granel, Mauvezin, T.E.R., 1994, p. 126.

C'est pour cela que notre intérêt pour l'idée de lien faible et son retour, explicite ou non, dans un certain nombre de discours et de pratiques, nous a conduits, d'une analyse et observation ponctuelle, à une *enquête* conceptuelle de deux ans (séminaire, échanges, colloque) et au travail collectif que nous présentons ici. En tant que spécialistes de littérature et de philosophie respectivement, nous n'avons pas eu pour première visée une sociologie renouvelée des liens faibles, mais une réflexion collective mobilisant des compétences variées pour développer ce nouveau sens des liens faibles. L'un et l'autre, nous pratiquons aussi une forme de critique (littéraire pour l'un, ciné-télévision pour l'autre) qui est profondément investie de relations nombreuses et ténues avec des plus ou moins inconnus, qui contribuent chacun à ce qu'est aujourd'hui la critique. Le concept même de liens faibles, remobilisé pour l'analyse de phénomènes ainsi divers, a suscité des manifestations d'intérêt si nombreuses qu'on peut même penser qu'il crée une nouvelle communauté de liens faibles.

Nous nous nous proposons donc d'étendre dans ce volume le concept de Granovetter pour décrire des formes d'attachements ténus aux êtres et au monde, de solidarités non utilitaires, de relations complexes et non déterministes, non seulement des humains aux humains, mais aussi des humains aux choses, aux êtres naturels, aux êtres fictionnels et virtuels. En suivant la manière dont Italo Calvino revalorisa dans la première des *Leçons américaines* la légèreté, en affirmant que « la connaissance du monde est dissolution de la compacité » et en se proposant de suivre, avec Ovide, « la continuité du passage d'une forme à une autre¹³ », ce volume vise à réhabiliter la fragilité des liens faibles et la délicatesse des attachements ordinaires, en sortant le mot de faiblesse d'un vocabulaire dépréciatif et **binariste**, et en proposant des éthiques originales de la relation et des esthétiques ordinaires mais non moins créatives.

Certains, en caricaturant aujourd'hui Granovetter dans le sens d'une méthode de promotion sociale, veulent voir dans les liens faibles une ressource pour réussir dans la vie : il faudrait avoir des liens faibles, comme si cela se décidait. Mais ces liens faibles sont d'abord un *donné*, quelque chose qui nous atteint, plutôt que des entités que nous pourrions définir, susciter et utiliser. C'est bien une approche radicalement non essentialiste et pragmatique (fidèle donc selon nous à ce point de départ sociologique) qui nous a guidés ici, et nous avons voulu d'abord *décrire* ces liens faibles afin de voir comment ces expériences et coexistences nous menaient

¹³ I. Calvino, *Leçons américaines : six propositions pour le prochain millénaire* [*Lezioni americane. Sei proposte per il prossimo millennio*, 1988], nouv. trad. de l'italien par C. Mileschi, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2017, p. 21.

au concept. Il ne s'agira pas non plus pour nous – suivant un renversement désormais convenu et assez *cheap* – de clamer la puissance ou l'essentialité du faible, ou de revendiquer une pensée ou une rationalité faible. Notre but est plutôt d'explorer avec ce concept des phénomènes qui restent invisibles autrement, et de nouvelles formes de critique sociale, morale ou esthétique que permet l'attention aux liens faibles ainsi définis. Ce n'est pas entièrement par hasard si nous avons ouvert cette enquête au lendemain des attentats de 2015, qui ont suscité la littérature évoquée ici par Alexandre Gefen. En attaquant des groupes réunis par de tels liens – ceux du partage de l'espace d'un café, de l'amour de la musique qui les réunit à un concert, ceux des spectateurs d'un match de foot, le terrorisme s'en prend à une solidarité ténue qui est la chance de la communauté humaine.

En définissant les liens faibles en fonction de l'offre de notre enquête – non en termes de « distance » et de degrés de séparation, mais simplement et négativement comme des relations hors de l'entourage proche (famille, amis, amants, collègues...), nous pensons continuer la démarche de Granovetter d'une façon qui lui donne une pertinence renouvelée, en analysant des liens avec des personnes inconnues et que nous ne croiserons jamais – personnages fictifs ou lointains.

Dans l'article qui ouvre ce livre, Alexandra Bidet s'intéresse aux moments de contiguïté propre aux côtoiements urbains dans le métro. À la suite des travaux d'écologie urbaine qui font des espaces de transports publics des lieux où se construit une « ethnographie ordinaire », elle analyse le souci en commun créé par ces contacts éphémères : loin de se limiter à des stratégies d'évitement, la contiguïté peut devenir complicité ou connivence afin de « produire, rétablir ou cultiver une certaine *forme* de coexistence ». « Ressentir la fragilité dans le flux, développer une vigilance singulière », mais aussi « composer une forme désirée de coexistence », telle est/serait l'agentivité politique ou du moins civique des liens faibles.

Pour Anthony Pecqueux, c'est à l'idée générale de faiblesse qu'il faut rendre sa positivité, en sortant des oppositions virilistes (forts vs. faibles) et en inventant un vocabulaire qui ne soit pas dépréciatif. À la suite de William James, qui utilise l'idée de faiblesse « pour faire la promotion du “plurivers”, de l'engagement dans plusieurs mondes sociaux », il s'agit de donner « une couleur, une qualité particulière à ce qui a lieu » dans les formes de participation, en prenant comme exemple d'analyse le cas de « Parlons-En », espace non institutionnel de parole instauré en 2009 à Grenoble, qui vise à mettre en débat les sujets concernant les « grands précaires ».

C'est l'exemple des repas collectifs « où foisonnent une constellation de sentiments et d'idées », qui intéresse Barbara Formis, qui retrouve une aura de « naturalité » dans ces moments de convivialité, où des formes « primitives » d'échange linguistique conduisent à une richesse éthique, esthétique et sociale, et où s'affirme une dimension affective, empathique, de la parole, pourvue d'une « qualité sentimentale ». C'est dans la simplicité de ces formes de présence à table que se découvre leur véracité : le sens d'un geste « se trouve déjà dans sa faiblesse, dans sa manière d'être incessant, fluctuant et vague », et c'est de lui que naît la chaleur de la fraternité.

Largement sous-estimées en philosophie mais aussi en sociologie, les relations de face-à-face sont « l'incarnation la plus ordinaire et, en même temps, la plus significative, de la sociabilité en général » ; fragiles, passagères et révocables, elles permettent, affirme Joëlle Zask, de « transformer l'association humaine autrement mécanique ou contrainte en une “bonne société” », contre les organicismes normatifs des États : c'est à ce titre qu'elles sont indispensables pour penser le fait social en général.

La question posée par Rémi Beau, quelle est la nature des liens qui nous unissent au sauvage, semble **radicalement** différente puisqu'elle permet une inversion **des** perspectives, en pensant *du point de vue de l'animal* le réseau de liens faibles avec les humains. Elle conduit Rémi Beau à s'interroger à la suite de Thoreau sur la bonne distance avec les animaux, et la découverte de liens moralement pertinents avec le sauvage, dans le cadre d'une éthique environnementale relationnelle qui essaye de réconcilier l'antinomie entre le respect de la nature sauvage et l'importance des liens qui attachent humains et animaux.

C'est aussi du côté des études environnementales, où « le langage naturaliste de la causalité cède de plus en plus le pas au langage du collectif, celui de la sociabilité, des relations entre sujets, agents ou acteurs », que se situe Catherine Larrère qui s'intéresse au cas du parc de La Courneuve, où fut découverte avec surprise une colonie de crapauds calamites, qui s'étaient adaptés à l'artificialité du parc. Malgré la mise sous contrôle de la biodiversité par une « mise en ordre écologique du parc », sont nées avec ces crapauds des « formes de rapports qui laissent place à la spontanéité de chacun, un compagnonnage et une coexistence », et dont l'indiscipline et la résistance à la séparation humain/non-humain sont frappantes : les animaux s'individualisent, produisent des affects, donnent l'occasion de formes d'interaction originales, imposant une pensée relationnelle ouverte, capable de cartographier la richesse des attachements.

L'approche d'Yves Citton est elle aussi fondée sur le vocabulaire de l'« attachement » développé par Bruno Latour, tout en mobilisant les « pensées relationnistes » qui, de Spinoza à Guattari, considèrent l'individualisation à travers les relations, et un concept original apparu lors des mouvements de revendication sociale de 2009 en Guadeloupe, le « lyannaj », à savoir les interrelations créées par les lianes de la forêt tropicale qui forment la canopée. Yves Citton plaide pour une approche des liens qui ne fasse pas disparaître le politique et ne dissolve pas l'espace privé ; il veut au contraire promouvoir des « politiques nomadistes » : autant il est nécessaire de rallier ce qui a été désolidarisé, autant il importe de pouvoir s'échapper des liens qui nous réduiraient à nos relations attendues et qui interdiraient mobilité et verticalité.

En affirmant que « la démocratie vit de la faiblesse ou de la plasticité des liens qui unissent les citoyens », Sandra Laugier propose de trouver dans les liens faibles de nouveaux modèles politiques, dans la continuité de l'exploration de la « démocratie sauvage » qu'elle a menée avec Albert Ogien¹⁴. La conversation pourrait en être un modèle, si on la conçoit à l'instar de Stanley Cavell comme manière de passer du temps ensemble, et de mettre en constante conversation le consentement, laissant espérer une démocratie où chacun serait participant, par la création de liens d'amitié démocratique « qui pour être faibles et éloignés n'en sont pas moins constitutifs de la démocratie ordinaire ». Contre les théories considérant comme acquis le consentement des citoyens, un tel modèle conduit à s'interroger sur leur capacité d'expressivité, en exigeant de pouvoir entendre les voix subalternes, faibles, jusqu'alors disqualifiées, mais que l'éthique du *care* peut faire réapparaître en critiquant les éthiques majoritaires les ayant précédées. Penser le lien faible est alors source de radicalité.

La philosophie morale et politique n'a pas le monopole du *care*, du soin et de l'attention créative, et les liens qui nous attachent à autrui (humain, animal ou chose) **sont un objet essentiel aujourd'hui/constituent un thème/objet essentiel/** de la littérature **/contemporaine/**. Alexandre Gefen s'intéresse quant à lui aux écritures des attentats de 2015. Passant par des formes personnelles autobiographiques ou de témoignage collectif, avec comme thématique centrale la résilience personnelle et sociale, ces écrits, d'Adrien Genoudet à Philippe Lançon, déploient des formes littéraires originales, centrées sur la reconstruction du rapport à soi et de la communauté par l'écriture. C'est dire qu'elles manifestent, en réponse à l'individualisation contemporaine, et contre l'aporie de l'indicible et les dangers du *storytelling*, l'aspiration relationnelle de la littérature française contemporaine.

¹⁴ Ogien A., Laugier S., *Le principe démocratie*, Paris, La découverte, 2014

Les socialités musicales des amateurs de metal sont au centre des analyses de Catherine Guesde, car s'y jouent à la fois l'attachement à l'art et la construction d'une communauté : la domestication de la violence du metal se fait en dialogue, dans la profondeur de l'écoute, alors que se tisse une culture marginale, celle des « fiers exclus ».

C'est un autre champ, celui des séries télévisées, qu'explore Pauline Blistène, à partir de « l'épistémologie inversée » de Stanley Cavell encore, qui place le cinéma à égalité avec la philosophie et lui accorde l'efficacité d'intervenir directement sur nos formes de vie par les liens affectifs de compagnonnage que nous tissons avec les films, sur fond de similarité du cinéma et de l'expérience ordinaire. Ce qui est vrai pour le cinéma l'est *a fortiori* pour les séries, auxquelles nous nous attachons particulièrement, et dont les vertus pédagogiques « participent à notre éducation, au sens perfectionniste de transformation de soi ». Les liens faibles se multiplient aujourd'hui entre public et œuvres télévisées, permettant une éducation morale et politique à travers l'attachement aux personnages et aux récits.

Récusant l'approche sociologique des personnages de fiction et sa vision de l'intériorisation des contraintes sociales, Martine de Gaudemar propose d'utiliser le concept d'incorporation pour rendre compte de notre recours à la fiction : à travers notre jeu (au sens de Winnicott) avec les personnages des fictions variées qui nous entourent, « nous transformons et inventons des formes de vie », car « l'attachement affectif aux personnages est le ressort d'une identification complexe ». Partant de l'exemple d'une série télévisée et des interactions auxquelles elle conduit sur Facebook, Martine de Gaudemar explore la manière dont nous menons un vagabondage mental avec les personnages grâce auquel « nous prenons soin de nous ».

Thibaut de Saint-Maurice revient lui aussi sur le goût des séries chez les « sériephiles ». Celui-ci ne saurait reposer sur l'attachement à un seul personnage : nos attachements se portent sur tout le personnel d'une série et peuvent supporter la mort d'un personnage ou des changements de configuration substantiels ; par ailleurs l'attachement peut s'exercer à l'encontre d'un personnage négatif. Mais loin de toujours nous mener dans des contrées distantes, les séries contribuent ainsi à nous faire redécouvrir l'ordinaire et l'infra-ordinaire de nos existences : nous nous attachons non à ce qui nous ressemble, mais au contraire à ce que nous ne sommes pas ; le lien faible conduit à une transformation de soi.

Pour réfléchir sur ce que les philosophes du Moyen Âge nommaient « *glutinum mundi* », cette colle mystérieuse qui fait tenir le monde, Françoise Cahen s'attache à des œuvres littéraires françaises contemporaines, *Vernon Subutex* de Virginie Despentes, *Autour du Monde* de Laurent Mauvignier et *Féerie générale* d'Emmanuelle Pireyre qui thématisent la solitude

urbaine et dépeignent les nouvelles vulnérabilités qu'elle suscite, dans un contexte d'atomisation néo-libérale des structures sociales conventionnelles. Les « liens faibles entre des individus isolés et fragiles se transforment et font naître une société authentique » avance ce chapitre, qui s'appuie sur des graphes de réseaux pour analyser la renaissance par la fiction d'une socialité utopique, appuyée sur des formes de solidarité poétique.

Écrivain, Mathieu Simonet évoque son expérience de création de dispositifs littéraires collaboratifs, et en particulier l'écriture d'autobiographies collectives dans lesquelles la création de binômes aléatoires pour créer un moment d'écriture permet de se livrer plus facilement, de mettre en partage l'intimité, et où le pouvoir des liens faibles revient à dépasser le point de vue individuel au profit d'un « projet plus vaste, collectif et symbolique ».

Nathalie Heinich interroge quant à elle la force des liens faibles à partir de la relation conjugale, rapportée à une théorie de la valeur : à l'opposé des modalités de relations organisées par le mariage au XIX^e siècle, la conjugalité contemporaine peut sembler relever de liens faibles lorsque l'on va vers un/dès lors que l'on se rapproche d'un état de femme « non liée ». Pourtant, la faiblesse de l'institution conjugale a pour compensation l'investissement dans le registre « pur » de l'authenticité de sentiments, dont Charles Taylor a fait la valeur fondamentale de la modernité : faible, l'attachement amoureux est donc « toujours vécu au présent comme fort », et « l'affaiblissement des liens dans le temps » a pour contrepartie « leur intensification au présent ».

Il est ainsi remarquable que le concept de lien faible nous permette désormais de penser les liens que nous imaginons être les plus forts et constitutifs de nos existences humaines. C'est avec un récit très personnel que s'achève ce volume, celui de Christine Détrez, sociologue et romancière. Partie dans une enquête sur un lien fort par excellence, le lien à la mère, Christine Détrez la rencontre à travers de multiples liens faibles, des rencontres aux réseaux sociaux : les liens ténus s'enlacent tandis que « dans les silences de la dentelle » se trament le récit d'une vie. Les liens faibles sont constitutifs de nos formes de vie dans leur dimension sociale mais aussi biologique.

On voit pour finir qu'il ne s'agit pas pour nous de clamer la puissance ou l'essentialité de nos liens faibles, mais de montrer leur *importance*, ce qui revient à mettre en évidence et consolider la place du « petit », voire du négligeable, dans nos vies, nos valeurs et nos subjectivités ; à attirer notre attention sur des détails ou déclics qui nous ont en réalité changés, *transformés* – pour reprendre l'expression de la conclusion du beau film d'Arnaud Desplechin, *Comment je me suis disputé (ma vie sexuelle)* (1996). Que toutes ces réflexions puissent servir

à élaborer une théorie minimale des valeurs, à attiser notre sensibilité aux puissances ténues, aux relations à distance ou au passé, à faire voir le tissu sensible des échos et des reconnaissances que trament les liens faibles, et notre premier but aura été atteint.